

## LES CHERCHEUSES ET CHERCHEURS DANS LA CITÉ EN TEMPS DE PANDÉMIE – LA COVID COMME RÉVÉLATEUR DU CARACTÈRE COLLECTIF DU TRAVAIL INTELLECTUEL ET SCIENTIFIQUE

Emmanuelle Bernheim<sup>1</sup> & Pierre Noreau<sup>2</sup>

Il n'y a pas d'image plus emblématique de la solitude que celle de la chercheuse et du chercheur enfermés dans leur boîte crânienne. L'exil n'est-il pas la condition permanente de ces esprits inquiets, consommant leur longue journée devant l'ordinateur, la tête entre les mains. La pandémie entraînée par la Covid-19 permet de mettre en évidence le caractère suranné de cette image et fait tout à coup apparaître l'idée trop souvent oubliée que la recherche, inscrite dans le lien social, répond à une ambition collective.

Ainsi, il est étonnant que la concertation des chercheuses et chercheurs engagés dans la découverte d'un vaccin surprenne tout le monde, alors que cette coopération est un fait constant dans le domaine des sciences médicales. *A contrario*, même dans les disciplines les plus refermées sur elles-mêmes, et souvent fondées sur un idéal « médiéval » de la connaissance, la fermeture des bibliothèques a fait réaliser que l'esprit le plus universel a besoin de l'univers, ou du moins de *l'Univer-sité*, pour se perfectionner lui-même. Bref, on n'échappe pas au constant débat qui lie les chercheuses et chercheurs les uns aux autres et à la société. La vie intellectuelle est plus souvent qu'autrement le fruit d'un travail collectif comme le révèlent les origines mêmes de la pensée occidentale. Ainsi on n' imagine pas Socrate sans l'échange qui fait le dialogue. Et la forme théâtrale par laquelle la pensée philosophique a souvent dû transiter révèle que dès l'Antiquité, on saisissait la vacuité d'une pensée qui prétendait se déployer dans l'esprit d'un seul, sans jamais atterrir dans l'espace de la discussion publique.

Cet impératif est plus évident encore depuis la modernité où il ne suffit plus de traquer les signes semés dans *l'ordre des choses* par quelque divinité pour en retracer la signification, mais de s'interroger sur la

<sup>1</sup> Professeure titulaire, Faculté de droit, Université d'Ottawa

<sup>2</sup> Professeur titulaire, Faculté de droit, Université de Montréal

mécanique du monde, d'en tirer un sens, sinon une histoire. Il s'agit encore là d'une aventure collective. Car l'action intellectuelle n'est possible qu'à certaines conditions. Comme le développement du langage ou de la culture, elle est un produit collectif. Sortir des savoirs établis exige de rompre avec la certitude ! Cette ambition n'a de sens qu'au sein de sociétés où cette quête est permise, sinon valorisée. Comprendre mieux le monde où nous vivons exige que nous multiplions les points de fuite par lesquels passeront nos questionnements et nos insatisfactions. On doit alors accepter de transpercer la voûte étoilée, pour voir ce qu'il y a derrière. Or cette possibilité n'a pas toujours existé. On comprend encore ici en quoi la recherche – et pour tout dire, le simple désir de comprendre – est une entreprise collective. Elle suppose notre consentement à être constamment déstabilisés.

163

C'est encore plus vrai dans le domaine des sciences sociales. Car contrairement à ce qui a souvent été dit des sciences de la nature – où l'observateur et l'objet constituent des termes différents – les chercheuses et chercheurs des sciences sociales ne sont jamais complètement constructeurs du sens de ce qu'ils observent. C'est à la fois dû au fait qu'ils font entièrement partie du monde qu'ils observent, mais aussi parce que ce monde produit constamment son propre sens. Or c'est ce sens qu'il convient de restituer. Ainsi la fonction des sciences sociales n'est pas tant de donner un sens au monde que de restituer celui que le monde se construit continûment lui-même. Encore là, on saisit toute la dimension collective du savoir.

L'évolution des modalités de la recherche a rendu encore plus évidente cette réalité collective. La recherche est ainsi de moins en moins vécue comme une aventure personnelle et mobilise souvent d'importants réseaux de chercheuses et chercheurs. Elle nécessite le concours des autres membres de la société. Tôt ou tard, il est inévitable qu'elle dépasse les espaces où elle a été conduite pour devenir objet de débat au sein de la communauté de recherche, puis au sein des milieux sociaux qu'elle interpelle plus directement et avec le concours duquel elle a été menée, avant de devenir un objet de débat public au sein de la société. C'est cette constellation de liens sociaux que la pandémie a mis en évidence dans une multitude de formes et de dimensions.

## La recherche, inscrite dans le lien social

Le développement des projets, la collecte des données, l'analyse, l'écriture, toutes les étapes de la recherche mobilisent et sollicitent un travail concerté et dynamique : une discussion, une émulation et un constant travail de co-construction par lequel émergent les connaissances et les interprétations. C'est le cas dans le cadre de projets conçus en équipe, mais c'est paradoxalement vrai aussi des projets menés seuls, alors que c'est dans l'échange avec la littérature que naissent les idées. Mais tout cela n'est jamais si clairement démontré que dans le contexte des échanges qui nous lient aux collègues, aux étudiantes et étudiants, aux partenaires, sinon aux alliés que nos projets mobilisent. C'est particulièrement le cas alors que se forment les questions, les collaborations, les interprétations.

Au-delà des liens que nous créons avec des collaboratrices et collaborateurs qui partagent avec nous la même ambition de savoir, la recherche nécessite également de tisser des liens de diverses natures avec la société dans laquelle les chercheuses et chercheurs évoluent : que ce soit avec les participantes et participants qui co-construisent avec nous les savoirs et les connaissances; les partenaires aux contributions variées; les groupes sociaux et professionnels qui bénéficient des fruits de la recherche; sinon la société dans son ensemble concernée par des enjeux collectifs qui lient ses membres et animent les débats d'idées. Il s'agit là de liens sans lesquels la recherche ne peut prendre forme, avoir un sens, exister, être utile et utilisée. La pertinence de la recherche dépend de son ancrage dans la cité.

En ces temps de Covid où les chercheuses et chercheurs ont été du jour au lendemain privés de ces liens sociaux, comment se porte la recherche ? D'aucuns pourraient affirmer que les réunions Zoom remplacent efficacement les réunions en personne. Or, en plus des aléas des connexions Internet, qui se multiplient avec le nombre de participantes et participants, la distance qu'impose le médium lui-même – notamment l'impossibilité de voir le détail du visage des personnes présentes, de capter les non-dits, de communiquer autrement qu'avec des mots – dépersonnalise les relations et les échanges. S'il est possible de partager son écran, de mettre en commun des documents, des logiciels, des bases de données, il n'est plus question de travailler *ensemble*, seulement de partager de l'information; au mieux de travailler

en parallèle. Ce que *Zoom* ne peut en aucun cas remplacer, ce sont les rencontres et les discussions fortuites et informelles au détour d'un couloir, d'une réunion, d'un café et même d'un apéro. Or c'est dans ces contextes où se mêlent différents niveaux d'échanges que les meilleures idées émergent, que les collaborations se tissent, que toute une partie du travail de recherche s'accomplit. L'enfermement des chercheuses et chercheurs est donc en ces temps de pandémie un fait bien réel : la technologie ne permet pas de remplacer les dynamiques interpersonnelles qui se tissent au fil des rencontres en face-à-face, qui permettent non seulement de travailler ensemble, mais surtout de se nourrir mutuellement. C'est en effet dans le lien social que naît la collégialité et la complicité essentielles au travail intellectuel.

Au-delà du déroulement des collaborations de recherche, la pandémie complique substantiellement les liens entre les chercheuses et chercheurs et leur communauté, et plus particulièrement avec les groupes sociaux les plus marginalisés qui sont déjà difficiles à rejoindre. Si des entrevues avec des professionnels peuvent être menées par *Zoom* ou au téléphone, c'est tout simplement impossible avec des personnes préoccupées par leur survie, isolées, détenues ou ne disposant pas d'Internet ou du téléphone, et ce tant pour des raisons pratiques qu'éthiques. Or différentes décisions politiques et sanitaires ont profondément bouleversé le quotidien de ces personnes, que l'on pense aux interdictions de visite des parents ayant un enfant pris en charge par la Direction de la protection de la jeunesse; l'isolement obligatoire sans décision judiciaire des personnes à risque de contracter la Covid; l'interdiction de sortie, même sur les balcons, des personnes hospitalisées en psychiatrie; l'isolement 23 heures par jour de tous les détenus de certains secteurs des prisons et pénitenciers; etc. Il faut de même reconnaître que les mesures de distanciation sociale rendent compliquées, voire impossibles, l'ethnographie ou les observations menées sur les lieux de gestion de la pandémie comme les refuges, les hôpitaux, les centres d'hébergement et de soins de longue durée, etc. Les partenaires de la recherche, pour plusieurs d'entre eux en gestion de crise, sont obligés d'adapter leurs méthodes de travail ou de composer avec des mises à pied. Les organismes communautaires, plus particulièrement, comptent sur des ressources limitées et sont débordés par les demandes de personnes fragilisées par la pandémie. Ils disposent d'encore moins de temps et de possibilités de poursuivre des collaborations ou d'allouer du temps à la recherche.

## Ancrer la recherche dans la cité en temps de pandémie

La question qui se pose pour les chercheuses et chercheurs en ces temps de Covid est donc celle de la pertinence sociale de leurs recherches dans un contexte où les modalités du développement et du maintien des liens sociaux sont changeantes et instables.

Il apparaît en effet utile et urgent de documenter, du point de vue des sciences sociales, les effets des mesures d'exception mises en place pour faire face à la pandémie. Si on peut penser qu'il sera possible, lorsque ces mesures prendront fin, de mener des recherches auprès de certains segments de la population, il sera trop tard pour documenter la mise en pratique de ces mesures ou encore la réalité des groupes sociaux les plus affectés. Il va sans dire que ces mesures, malgré leur caractère général et universel, touchent plus particulièrement les personnes les plus démunies. De même, les recherches déjà en cours ne peuvent pas ignorer, au-delà des mesures d'exception, la transformation et le développement de nouvelles pratiques qui, dans certains cas, pourraient perdurer : audiences au téléphone et en visioconférence en matière de détention et d'internement, consultations médicales et psychologiques à distance, enseignement et apprentissage technopédagogiques à tous les niveaux de formation, etc.

En fragilisant des liens sociaux déjà instables et nécessitant un investissement sans cesse renouvelé, la Covid menace non seulement la capacité des chercheuses et chercheurs à achever des terrains de recherche en cours ou qui doivent être menés de manière urgente, mais également à maintenir le contact avec les organismes qui œuvrent au plus près des communautés; elle compromet l'ancrage de la recherche dans la cité.

Il faut donc se montrer imaginatifs et imaginatives pour maintenir les liens essentiels à la pertinence de la recherche, en prenant des nouvelles et en maintenant des contacts informels, mais aussi en acceptant de modifier des projets en cours pour s'adapter à des contingences pratiques, ou en imaginant de nouveaux projets pour répondre aux préoccupations des partenaires de la recherche. Dans ce contexte, explorer de nouvelles méthodes pourrait s'avérer non seulement nécessaire, mais d'un réel intérêt du point de vue scientifique et intellectuel.

La Covid nous rappelle que la recherche répond à une ambition collective et qu'elle ne peut avoir de sens qu'ancrée dans la cité, d'où l'importance de l'engagement dans des liens sociaux authentiques. À cet égard, bien que plusieurs rapportent leur incapacité à mener leurs activités de recherche dans ce contexte, l'après pandémie révélera la disposition et la capacité des chercheuses et chercheurs à réinventer ces liens. Ils et elles seront alors soit déconnectés (au seul sens véritable du terme, son sens social), soit en phase avec les besoins de recherche d'une société dont les codes sont bouleversés.